

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 28 SEPTEMBRE 1901

## ABONNEMENTS :

UN AN, \$3.00 . . . . . 6 MOIS, \$1.50  
4 MOIS, \$1.00 . . . . . Payable d'avance

L'abonnement est considéré comme renouvelé, à moins d'avis contraire au moins 15 jours avant l'expiration, et ne cessera que sur un avis par écrit adressé au bureau même du journal. Il n'est pas donné suite à un ordre de discontinuer tant que les arrérages et l'année en cours ne sont pas payés.

## ANNONCES :

1er insertion . . . . . 10 cents la ligne  
Insertions subséquentes . . . . . 8 cents la ligne

Tarif spécial pour les annonces à terme.

Publié par la Compagnie d'Imprimerie LE MONDE ILLUSTRÉ  
42, Place Jacques-Cartier.

## LA VIE COURANTE

Charles Gill a perdu son père.

Les sympathies que les convenances obligent à adresser aux amis affligés sont banales et n'arrivent le plus souvent qu'à accabler davantage le cœur écrasé sous l'angoisse. Charles Gill comprendra pourquoi nous ne lui offrons pas nos vains compliments de condoléance.

Notre malheureux ami est un poète et un artiste. Il saura prendre de sa douleur ce qu'elle a de noble et de grand, et il acquerra de cette épreuve une force nouvelle : celle de consoler sa mère et ses sœurs.

\* \* \* On ne parlera plus de McKinley.

Tous les Etats-Unis, comme un seul homme, ont pleuré sa mort ; la capitale lui a fait des funérailles somptueuses ; afin de s'identifier en quelque sorte avec la mort de son bien-aimé président, toute la nation américaine s'est, *durant cinq minutes*, exactement durant les cinq premières minutes des funérailles enveloppé d'un deuil, d'un mutisme de tombe ; la finance, l'industrie, les chemins de fer, le télégraphe même a, durant ces cinq minutes, suspendu ses opérations... Puis l'activité a repris comme auparavant, les affaires se sont dépêchées de rattrapper le temps perdu. Et tout est dit. McKinley est mort, vive Roosevelt !

Czolgosz perdra la tête de s'être livré à des études trop fortes et ce sera la leçon de cette calamité.

\* \* \* Le plus remarquable des hommes d'Etat japonais, le marquis Ito, mis en curiosité par le passage à la vapeur de globe-trotteurs américains en son pays, a décidé de piquer une pointe en Amérique afin de juger par lui-même si nos gens sont aussi épatants qu'ils le publient.

Le comité qui se chargera de recevoir M. Ito à Montréal ferait bien de collectionner, afin de les lui offrir, les causeries de M. Auguste Marion sur l'épanantisme terre niponne. Le ministre japonais apprendra dans ces observations de M. Marion une foule de choses qu'il ignore sûrement.

\* \* \* Le jeu change au Transvaal.

Kitchener a voulu faire le malin et Botha y est allé de mieux.

C'est l'hiver sud-africain qui arrive, l'hiver malsain et tueur d'Européens. Le général anglais, depuis plusieurs mois, s'est amusé à narguer les chefs boers, à leur répéter les ultimata et les proclamations. Botha a fait assavoir à Kitchener qu'il lui répondrait à la mi-septembre.

Les Boers se sont reposés et ravitaillés tout l'automne et l'été, ont grossi leurs rangs avec des recrues

que leur envoi subrepticement l'Europe entière ; avec la saison insupportable aux Anglais, Botha fait son apparition. Et Botha en a convenu avec Kitchener, la partie sera sans merci.

Le premier cheval a été favorable au général africain. Cinquante Anglais tués, une soixantaine blessés, plus de cent prisonniers. Ça va bien !

Les journaux vont devenir intéressants, si seulement ils rapportent ce qui se passera là-bas.

\* \* \* La réception ménagée au duc et à la duchesse d'York a été splendide. Nos lecteurs conserveront, en souvenir de cet événement, les photographies des principales scènes de la démonstration. Afin d'éviter l'encombrement, LE MONDE ILLUSTRÉ ne publiera que la semaine prochaine les scènes montréalaises de la réception ducale.

Québec a loyalement fait les choses ; Montréal s'est aussi lancé. Au point de vue décoratif, les Montréalais, pas plus que les Québécois, ne pouvaient faire mieux.

L'enthousiasme a cependant manqué, parce que ce visiteur n'était pas—ça se sentait—des nôtres. A Québec, par exemple, le passage d'une seule colonne des marins du *D'Estrees* a soulevé plus de vivats que le duc, la duchesse et toute la suite. Ce qui n'a point empêché les journaux d'Ontario, le *World* en tête, de pousser plus avant dans le gosier de leurs lecteurs la pilule impérialiste, en proclamant que Montréal et Québec se sont révélés enfin et ont fait au duc d'York une réception *wonderful* d'enthousiasme et de sympathie.

Le fait est que les deux principales villes françaises du Canada se sont piquées de générosité et ont reçu le duc et la duchesse comme nulle part. Leurs Altesses ne pourront être accueillies. Résultat : le maire de Toronto a été décoré.

Comme agent impérialiste, le duc a fait là acte de mauvais politicien. Cette décoration au maire Howland retardera en effet de vingt-cinq ans le rapprochement tant rêvé par les jingoes, de la province de Québec à la province d'Ontario. Et c'est tant mieux, puisque c'est encore vingt-cinq ans de gagnés sur l'englobement britannique.

Qu'un prince héritier vienne ainsi nous brûler la politesse, de temps à autre, et notre langue française atteindra un bel âge et la province de Québec.

HENRY D'ELS.

## ADORATION

Dieu est dans la nature.

FLAMMARION.

Jéhova, ta puissance altière  
Glace la timide prière  
Des mortels tremblants devant toi.  
Ecrasés sous ta dure loi,  
Le soupir sur leur lèvres expire.  
Tel l'accord brisé de la lyre  
Pleurant aux chants d'Ezéchiel  
L'exil des enfants d'Israël.

Toi, Dieu grand que mon âme adore,  
Je te contemple à chaque aurore,  
Versant au calice vermeil  
Les larmes d'or de ton soleil.  
Tu chantes la plainte des grèves,  
Tu dis au poète ses rêves,  
Qu'il soupire au rythme des flots  
Berçant leurs éternels sanglots !

Oh ! je te vois dans toute chose !  
Caché dans le cœur de la rose,  
Le papillon boit ta splendeur,  
Avec le nectar de la fleur.  
Amours, soupirs, parfum et vie  
Parcelles de l'âme infinie,  
Je vous baise en vous adorant,  
Sur le front béni de l'enfant.

Le voile sacré se déchire  
Ton souffle divin, je l'aspire,  
Lorsque la floraison d'avril  
Me grise d'un parfum subtil !  
Dieu descend en sa créature.  
Pare ton autel, ô nature !  
Pour la sainte communion  
Chantez, rossignol et grillon !

MUSETTA.

## LA CHANSON DES CLOCHES

C'est un matin de mai ; c'est une aurore de printemps. Le soleil se lève, éblouissant comme un ostensoir doré, à travers les nuages qui tremblent, comme les pâles lueurs vacillantes des cierges ; les brins d'herbe déploient leurs petits fils verts, et dans les arbres, les jeunes feuilles secouent leur toilette, endormie tout l'hiver, dans les coffrets ouatés des bourgeons. Tout à coup, des sons argentins courent dans l'air, et le sillonnet de leurs frissons harmonieux—tels, en ces soirs d'été, les éclairs déchirent l'horizon de leurs banderolles de feu.

Mais que chantent donc ces cloches qui jettent vers le ciel leurs joyeuses volées ?... Elles modulent l'hymne des cœurs purs...

Ces jeunes communicantes, dans leur robe moins blanche que leur âme, s'avancent doucement vers l'autel, s'agenouillent un instant, et puis, reviennent, emportant dans leur cœur... tout le ciel...

A travers les verrières de la chapelle, le soleil, qui glisse ses rayons, attache aux voiles des communicantes des paillettes de cristal. L'on dirait un coin du Paradis, où les anges se prosternent sous leurs ailes éblouissantes.

Et dans l'air, les cloches sonnent toujours ; elles chantent la prière de tous ces jeunes cœurs, elles gazouillent, comme doivent gazouiller ces âmes au printemps de la vie, elles flent dans leur fuseau d'airain des écheveaux soyeux dont les brins sont des harmonies, des notes toutes pleines d'espérances et d'illusions...

\* \* \*

C'est un soir de juin... c'est l'heure exquise où le soleil s'endort sous les plis roses de l'horizon. Les blanches marguerites ouvrent leur cœur de topaze, leurs pétales indiscrets, et dans le duvet de leur nid, les petits oiseaux ferment leurs yeux, grisés par le parfum des fleurs dont les derniers soupirs s'envolent dans l'espace, en arômes embaumés. La brise, qui détache les petites feuilles roses des pommiers en fleurs, s'élève dans les airs jusqu'au vieux clocher, et emporte sur ses ailes, les chants du soir. Elles murmurent doucement, les cloches qui chantent au crépuscule, en redisant les syllabes de l'Angelus ! Longtemps, dans le calme du soir, dans le silence de la nuit qui s'approche, l'écho fait bruiser le frou-frou de leur bourdonnement... Au loin, l'on dirait des feuilles mortes, frôlées par le vent d'automne, sur les pierres du chemin. Et dans l'air, les cloches sonnent toujours ; de leur cage d'airain s'échappent des papillons dont les ailes sont des mélodies, des "Ave Maria", portés par la brise, jusques au ciel !...

\* \* \*

C'est un jour d'octobre. Sur une touffe de blancs nuages, le soleil est pâle et triste comme un agonisant sur la dentelle de son oreiller. Les feuilles sont tachées de soufre et de rouille ; la tige qui les soutenait est devenue bien frêle, et demain, peut-être, la brise les tuera toutes !

Par cette triste matinée d'automne, les cloches tintent plus tristement encore... Elles chantent des adieux... des adieux de vingt ans ! tandis que l'orgue pleure ses notes lourdes comme des larmes de fer, tandis que l'encens enroule le catafalque de ses spirales bleues, l'éternelle cloche des joies et des peines jette dans les airs, en lambeaux de crêpe, en parcelles de linceul, les sons attristés d'un Requiem !... Peut-être les derniers soupirs étouffés iront-ils s'engloutir, là-bas, dans la tombe entr'ouverte... peut-être...

Et dans l'air, les cloches sonnent toujours ; de leur gerbe d'airain tombent des fleurs dont les pétales sont des plaintes et des sanglots... des larmes et des regrets !...

\* \* \*

C'est un matin d'hiver. La neige jette ses derniers pleurs ; au firmament, les blancs nuages se déchirent pour laisser voir des lambeaux d'azur. L'on dirait